

Après-midi Librairie de l'EpSF le 29 mars 2014 à Bruxelles, en présence de Moustapha Safouan, autour de son livre *La psychanalyse. Science, thérapie – et cause*¹

Sylvain Gross. L'École de psychanalyse Sigmund Freud, Espace analytique et Le Questionnement Psychanalytique ont décidé d'inviter conjointement Moustapha Safouan. Cette initiative commune - peu habituelle dans nos milieux et que nous souhaitons voir se reproduire plus souvent - s'est imposée au vu de la qualité de notre invité qui vient débattre avec nous et répondre aux questions suscitées par son dernier livre *La psychanalyse. Science, thérapie – et cause*.

Nous découvrons dans ce livre le parcours d'un jeune intellectuel égyptien d'Alexandrie, intéressé par le langage et la logique formelle, ayant suivi des études de philosophie à Alexandrie, se retrouvant juste après-guerre en 1946 à Paris pour poursuivre ses études, à défaut de pouvoir aller à Cambridge faute de bourse. Donc ce n'est pas de Vienne à Cambridge, c'est d'Alexandrie à Paris - ce n'est pas sans incidence comme vous le verrez par la suite. Son apraxie l'amènera alors à consulter le docteur Marc Schlumberger et à faire la connaissance du docteur Lacan comme contrôleur, dont il restera l'élève jusqu'à sa mort.

Ce livre est une véritable somme qui reprend autrement les thèmes exposés dans ses précédents livres : *Études sur l'Œdipe, La sexualité féminine, Le transfert et le désir de l'analyste, La parole ou la mort : Essai sur la division du sujet, Le langage ordinaire et la différence sexuelle*, et encore d'autres.

On sait que Freud voulait assurer la reconnaissance et la pérennité de la science analytique par sa transmission à travers les futures générations d'analystes, et cela devait se faire par l'analyse didactique de l'analyste en devenir. Cela présente une difficulté, voire une antinomie, entre ce qui se voudrait une science et une technique thérapeutique. La question du mouvement, de l'institutionnalisation se pose d'emblée pour le mouvement freudien - de la société du mercredi à l'association psychanalytique internationale - le comité secret, le rôle de Rank et Ferenczi. Cette question-là se poursuivra avec la saga lacanienne de la Société Psychanalytique de Paris, de la SFP, à l'École Freudienne de Paris et la question de la passe.

Pour ma part j'ai un souvenir personnel avec Moustapha Safouan, une rencontre livresque. Alors que j'étais jeune étudiant en psychiatrie et que je voulais m'introduire dans les *Écrits* de Lacan, parus quelques années auparavant, je suis tombé sur un petit livre de Safouan qui s'appelle *Le structuralisme en psychanalyse*². C'est un petit livre qui faisait partie d'un ouvrage collectif, publié aux éditions du Seuil sous la direction de François Wahl : *Qu'est-ce que le structuralisme ?* Donc il y avait : *Qu'est-ce que le structuralisme en philosophie* par François Wahl, *en linguistique* par Oswald Ducrot et *en anthropologie* par Dan Sperber. À l'époque il y avait peu de livres sur Lacan. Il y avait le livre de Jean-Michel Palmier³, et dans *Clés pour le structuralisme*⁴, il y avait un chapitre de Jean-Marie Auzias. Ce petit livre m'a fait passer de grands moments. Il résume admirablement les dix premières années du séminaire de Lacan. Je suis heureux, après que vous m'ayez introduit à la lecture de Lacan, de pouvoir introduire les gens ici présents à celle de votre livre.

L'après-midi va se passer de la façon suivante : la première intervenante de l'EpSF sera Annie Tardits, puis il y aura Patrick de Neuter d'Espace analytique, et puis Raymond Aron du Questionnement psychanalytique. La deuxième partie, qui concerne davantage l'EpSF, concernera la question de la passe et la fin de l'analyse, c'est une séance publique du collège de la passe de l'EpSF, à laquelle nous vous invitons aussi et qui commencera à partir de 17h.

Annie Tardits. Je voudrais d'abord dire quelques mots à l'adresse des personnes qui n'ont pas encore lu le livre de Moustapha Safouan. Les autres, qui ont lu ou qui sont en cours de lecture, peuvent apprécier à quel point ce livre est porté par un souffle qui ne faiblit jamais. Dans certains livres de

¹ M. Safouan, *La psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2013.

² M. Safouan, « Le Structuralisme en psychanalyse », dans F. Wahl (dir.) *Qu'est-ce que le structuralisme 4*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1973.

³ J.-M. Palmier, *Lacan*, Éditions Universitaires, 1970.

⁴ *Revue française de pédagogie*, n° 6, 1969.

psychanalyse, on est parfois arrêté par une technicité un peu jargonnante, qui cache souvent un défaut de problématisation des concepts. Avec ce livre, une écriture limpide, dans une langue élégante est au service de deux choses : un récit critique de deux moments institutionnels de la psychanalyse, et l'ordonnement de certains concepts psychanalytiques. C'était une ambition de Lacan, dans les années cinquante, de « redonner vie à l'ordonnement flexible des concepts psychanalytiques ». Le talent d'écriture n'y suffit pourtant pas. L'usage du savoir référentiel de la linguistique saussurienne et de la logique contribue à construire dans le livre la question de la différence sexuelle et à présenter les formules de la sexualité. Enfin, *last but not least*, le souffle qui entraîne le lecteur tient aussi à une implication subjective de l'auteur, qui peut manier l'humour, mais aussi bien l'attaque cinglante. La liberté de ton et de position est là aussi pour parler de Lacan, le maître que Moustapha Safouan s'est choisi. L'implication subjective n'est pas dépourvue de passion quand elle engage l'assaut contre l'institution psychanalytique, plutôt présentée comme faute originelle que comme « mal nécessaire » — je reprends ici l'expression de Joyce à propos du père. Dans ses première et troisième parties, le livre nous entraîne dans son réquisitoire contre une organisation de la psychanalyse, considérée comme dangereuse et anti-scientifique, et cela dans ses deux versions : le « mouvement » impulsé par Freud, et la tentative ratée de Lacan de subvertir cette institutionnalisation au service de la « cause ». Entre ces deux parties, prend place une présentation raisonnée de la théorie psychanalytique de l'Éros, pour laquelle est repris le terme d'« érotologie » que Lacan a fait valoir pour la psychanalyse. Je ne m'avance pas davantage dans une présentation générale du livre. Nous avons choisi et je crois que cela vous convient, Moustapha, d'articuler quelques questions qui fassent débat ou permettent une élucidation [rires pour le lapsus *hallucination*]. Ces questions, nous tenterons de les articuler, chacun à partir de notre implication singulière dans notre lecture. Chacun va poser deux questions, Moustapha répondra. Et puis vous, dans la salle, vous pourrez, soit à la fin soit en cours de route, poser vos questions.

Avant de donner quelques coordonnées de ma première question, je pense nécessaire de dire deux impressions de lecture. La première concerne l'architecture du livre. Elle m'a d'autant plus frappée qu'elle remanie l'architecture des conférences auxquelles j'avais assisté. En me retournant, une fois la lecture achevée, j'ai eu comme la perception — pas l'hallucination ! — d'un édifice se dressant sur les débris qui restent après le déboulonnage des deux versions de l'institutionnalisation de la psychanalyse. Cette sorte d'érection de la théorie de l'Éros est sans doute homologue à son objet — c'est ma perception, je ne dis pas que c'était la volonté de Moustapha. Au regard de l'attaque en règle de l'image paternelle des fondateurs, cette architecture, il me semble, fait valoir en acte que le phallus symbolique, grand Phi (Φ) (qui est autre chose que le moins phi ($- \phi$) du manque phallique, tout ça c'est très bien expliqué par le livre) est comme vous le dites « l'opérateur équivalent du Nom-du-Père ». Ce chapitre d'ailleurs, peut-être à votre insu, est placé au point géométral de la partie centrale du livre. Et c'est le chapitre sur l'Œdipe, qui précède juste, qui est placé au point géométral du livre lui-même. La deuxième impression est plus délicate à formuler. C'est un sentiment d'étrangeté que j'ai eu, mêlé avec le plaisir de la lecture et l'intérêt pour tout ce que vous rapportez en particulier sur Rank et Ferenczi, en lisant la première partie. Dans un travail ancien sur les formations du psychanalyste⁵, j'avais travaillé les mêmes textes et rencontré les mêmes personnages. Mais la figure de Freud que j'en avais construite n'était pas celle que vous déboulonnez. Elle était plus complexe, moins acharnée sur l'édification du mouvement. Je me suis donc interrogée sur cette différence. Trois hypothèses me sont venues.

La première part du fait que parmi les compagnons de Freud j'ai choisi Lou Andreas-Salomé, celle qu'il appelait sa « compreneuse par excellence », pour qui Freud n'était pas une figure de père, ni d'analyste auquel l'aurait liée un transfert en souffrance. Rank et Ferenczi, eux, étaient dans une relation filiale en mal d'analyse, surtout Ferenczi — et Rank à la fin selon l'interprétation de Moustapha Safouan. Cette différence dans le choix des compagnons de Freud, qui forcément ne donne pas tout-à-fait la même figure de Freud, mettrait-elle en jeu un féminin ou un masculin de quelque point d'identification ? Mais je n'irai pas plus loin, je ne m'aventurerai pas sur ce terrain.

Une deuxième hypothèse est celle de la modalité du transfert à Freud. Bien que reconnaissant dans mon travail certains graves défauts de Freud, on peut dire que je l'ai à la bonne, et que vous l'avez à

⁵ A. Tardits, *Les formations du psychanalyste*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000.

l'œil. Cette différence est étonnamment repérable dans le choix des citations que nous extrayons des mêmes textes. Nous avons lu les mêmes textes, mais nous ne donnons pas les mêmes citations. Je pense à la formation du comité secret que l'on connaît mieux avec la correspondance Freud-Jones, mais aussi à la lettre circulaire adressée par Freud aux membres du comité secret en février 1924 au moment de l'affaire Rank-Ferenczi, après la sortie de leurs deux livres. Je pense aussi au motif intime de Freud de ne pas rompre avec les américains, en mars 1927, pour maintenir la possibilité que les analystes puissent émigrer — on ne peut qu'être saisi par sa terrible anticipation de l'exil des analystes après 1933. Cette hypothèse du transfert est explicite dans la position complexe que vous avez à l'endroit de Lacan. Il me semble que votre livre sur la formation des analystes⁶ et votre article de *Scilicet*⁷ sur la formation ne donnaient pas la même analyse, vous y souteniez la proposition de la passe. À la différence de ces deux textes, dans ce livre, vous désupposez à Lacan un savoir sur la formation. Par ailleurs ce qui du transfert à Lacan continue d'opérer semble au moins pour une part — peut-être une grande part — réévalué dans le registre de la dette symbolique.

Une autre hypothèse encore s'est formulée, sur cet écart entre nos constructions, en pensant à un propos un peu énigmatique de Lacan en mars 1970. C'est une séance de *L'envers de la psychanalyse*, où il engage ses auditeurs à reprendre le mythe d'Œdipe du point de vue de la structure. La question du père réel est centrale alors dans cette séance, et il en vient à formuler ceci : « Le choc, le traumatisme de la naissance de la psychanalyse, laisse les analystes, moi aussi peut-être, à la limite du sommeil et du vigile⁸. » Placés ainsi entre sommeil et vigile, il ajoute que « les analystes ne voient pas la position du père réel que Freud articule comme un impossible qui conduit à l'imaginer comme privateur et à orienter vers le père imaginaire plutôt que vers l'agent de la castration⁹ ». Je me suis donc demandé si nos récits sur la naissance de la psychanalyse, de son mouvement, seraient autant de fictions que nous construirions, puis d'autres avec nous, pour border le trauma supposé par Lacan. Je reviens sur l'architecture du livre pour seulement évoquer un domaine de questions que je n'aborde pas et qui sera repris dans la deuxième réunion avec le Collège de la passe. Votre livre érige en position centrale la théorie psychanalytique de l'Éros, sur les décombres d'un « mouvement » orienté par le souci de la survie de la psychanalyse, de sa pratique et de son savoir, mais aussi de l'existence du psychanalyste. La disjonction que vous opérez, qui est autre chose qu'un hiatus, me semble ne pas prendre en compte la tentative de Lacan d'articuler la dimension institutionnelle, qu'il a reconduite, avec cette « érotologie ». C'est un enjeu majeur de son invention de la « passe », avec les apories qu'elle porte avec elle. Nous en reparlerons¹⁰.

Si je suis revenue sur ces différences de nos constructions, c'est qu'elles me conduisent à interroger ce que vous faites dans l'architecture de votre livre des trois termes qui font sous-titre : « Science, thérapie – et cause ». En faisant crédit à Freud d'une division à l'endroit de ce qu'il appelait « l'enfant de tous mes soucis », il me semble qu'on peut entendre comment très tôt il a été averti d'un triple hiatus. Le hiatus entre la théorie scientifique et la théorie des névroses, hiatus qui est au principe de la méthode d'écriture de la *Traumdeutung*. Un deuxième hiatus, entre la thérapie et le *Verein*¹¹, est au principe de la préférence donnée en 1912 à la proposition de Jones — les fameux paladins du comité secret — plutôt qu'à celle de Ferenczi qui avançait la nécessité que soient analysés à fond, par Freud forcément, ceux qui constitueraient le noyau de l'organisation. La constitution du calamiteux comité secret visait aussi à produire un hiatus entre le groupe resserré autour du noyau de la doctrine et la liberté nécessaire à Freud pour la poursuite de l'élaboration, hors groupe. Le tiret entre Science, thérapie – et cause, marque aussi un hiatus, mais peut-être que vous supprimez le hiatus en supprimant la cause. La sorte de hiatus entre science et thérapie est devenue à l'IPA, dans l'institutionnalisation de la formation, un clivage institué entre analyse didactique et analyse thérapeutique, malgré Ferenczi qui martelait qu'il n'y a qu'une analyse. Ce clivage a presque réussi à enterrer l'analyse profane. Lacan a

6 M. Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Seuil, 1983.

7 « L'histoire de la formation des analystes », *Scilicet* n° 6/7, Paris, Seuil, 1976. Non signé.

8 J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, séance du 18 mars 1970, p. 149.

9 *Ibidem*.

10 Ce paragraphe n'a pas été lu lors de l'intervention. *NDLR*

11 « Groupe » en allemand.

proposé une subversion subtile du rapport entre psychanalyse pure — ou didactique — et thérapeutique, qui est restée incomprise à l'AFP, mais après aussi.

J'aimerais vous entendre sur cette question du rapport entre la psychanalyse comme science, fût-elle paradoxale, et son efficacité comme art — puisque vous reprenez ce terme — pour produire ce que vous désignez comme « un remaniement de l'économie libidinale », qui me semble être une façon de reprendre en d'autres termes la question de la thérapie. Donc ce serait ça ma question, qui pourrait se dire dans une deuxième formule : comment l'érotologie freudienne ré élaborée par Lacan peut-elle opérer sur le parlêtre.

Ma question a deux formulations, c'est la même question. Il y en a une deuxième après, c'est le rapport entre la science paradoxale et la psychanalyse – sa pratique comme art – où je pense que l'efficacité je la trouve dans la formulation que la psychanalyse permet « un remaniement de l'économie libidinale ». Et donc une autre façon de poser la question, c'était de vous demander comment l'érotologie freudienne ré élaborée par Lacan peut-elle opérer sur le parlêtre. Thérapie et science, les deux premiers termes du sous-titre du livre. La deuxième question est dans un autre champ, je la poserai après peut-être ?

Moustapha Safouan. En somme la première question est la demande que je m'explique sur le sous-titre de cet ouvrage, que je m'explique pourquoi je les mets l'un à côté de l'autre, il doit bien y avoir un rapport et lequel.

Annie Tardits : s'il y en a un.

Moustapha Safouan. S'il y en a un, c'est un fait historique, pas seulement de principe. C'est un fait. On ne peut pas dire : s'il y en a un. Il y en a un, il faut discuter de ce qu'est ce fait. Je veux commencer par dire les choses telles qu'elles se sont passées historiquement. C'est à dire que Freud, c'était absolument un homme de science. Pour lui les concepts qu'il a forgés en partant de mots qui existent dans le langage réel, parce qu'il n'y a pas de science, quelle qu'elle soit, qui ne parte pas du mot en lui-même. S'il n'y avait pas de mots comme vitesse et accélération et train, il n'y aurait jamais eu de mécanique, et donc il a pris des mots comme refoulement, défense, mécanisme de défense etc... C'est d'ailleurs le fait que l'analyse n'est pas arrivée au même degré de formalisation que la physique, qui fait que tout le monde comprend ou croit comprendre, qu'est-ce que c'est le refoulement, qu'est-ce que c'est une défense etc... Pour lui en tout cas, c'était une science. Il prenait vraiment en considération les concepts qu'il a forgés, mais qu'il a forgés après cette expérience qui a consisté quand même à écouter des hystériques. Et alors après cette expérience, ces concepts qui fondent une science, si je puis dire, est ce que ça veut dire que l'expérience qui a donné lieu à ces concepts est elle-même une expérience scientifique ? Voilà une question. Pour lui, comme un savant du XIXe siècle, s'il y a un savoir, c'est qu'il y a la distinction entre le sujet qui connaît et l'objet de la connaissance, ce qui fait que même l'hystérique, ou la personne qui est en analyse, on le prend comme un objet de science, et la notion de l'inconscient, c'est une partie qui échappe à sa connaissance mais qui se fait entendre ou saisir à celui qui l'écoute et qui donc gagne un savoir, grâce à cette écoute, qu'il peut lui communiquer. Tout cela sans parler, c'est très simple. Mais l'expérience que Freud a lui-même, pas avec les hystériques mais avec les analystes, lui a montré que justement, ce n'est pas parce qu'on a fait une analyse qu'on devient un analyste. A partir de ce moment-là l'idée est devenue que ces analyses-là où un analyste dépanne quelqu'un dans une petite crise - comme cela on peut le supposer, a été très probablement le cas de l'analyse de Steckel – alors il faut que celui qui veut être analyste fasse une analyse sérieuse, c'est-à-dire donne son plein à tout ce que l'analyse peut obtenir d'un sujet qui se met sur le divan. Donc nous passons de l'idée d'un analyste qui fait une analyse à un analyste contrôlé. Non seulement contrôlé, mais comme je vous l'explique bien ce contrôle ça veut dire la constitution de toute une société, et même une société qui ne pourra pas être autre chose que reproduire la structure familiale, à ceci près que ce sont des membres de famille suffisamment renseignés sur l'analyse des familles pour être plus intelligents. Mais il a gardé le principe que l'analyse est une science.

Et puis, Lacan, lui, a fait beaucoup de choses. D'abord il a changé l'idée de l'inconscient comme une partie de cet objet etc... : non, ça fait quelque chose que ça fait une division du sujet, c'est-à-dire

quelle que soit l'objectivation que je fais, il reste quelque chose d'autre, en dehors de cette objectivation, qui de par sa nature reste rebelle hors représentation, ne serait-ce que pour dire : si l'identification que je me donne ou qu'on me donne si je l'accepte ou si je la récuse, ou si je ne la récuse pas, c'est le lieu de la décision qui vient forcément, mais en tout cas, il y a quelque chose qui s'appelle un sujet qui ne se laisse pas prendre dans le filet de l'objectivation. Ça, c'est déjà un écart terrible par rapport à toute la conception de la science à laquelle un savant à la fin du XIXe siècle comme Freud était si je puis dire asservi - le terme est un peu fort mais je n'en trouve pas d'autre - au sens où tout un chacun ne peut pas échapper totalement aux suggestions de la culture dans laquelle il vit.

Avec cette idée-là, il voulait aussi – ce n'est pas qu'il voulait pour lui, c'était une science – mais Lacan voulait aussi que l'expérience de l'analyse soit scientifique, et puis le point de départ de cette démarche, le pas qu'il fait pour scientifier l'expérience-même de l'analyse, pas seulement le concept, a été le fait qu'il a été mis à la porte de l'international par des analystes qui eux ne savaient pas ce qu'est la didactique. On lui a interdit d'être didactique alors qu'aucun ne savait dire deux mots sur la conséquence de la didactique, rien n'a jamais été dit. Je ne vais pas m'étendre sur les fadaises de l'ego psychologie et l'analyse qui se termine par l'identification à l'analyste, laissons tout ça. Mais en tout cas, lui, Lacan, il est parti de certaines sciences et toute science est identique à son mode de transmission - qu'est-ce que c'est une physique qui ne s'enseigne pas à l'école. Donc puisque ça se transmet par l'analyse didactique, c'est que l'analyse didactique est la psychanalyse elle-même, c'est-à-dire toute la dichotomie 'est-ce que c'est une théorie ou est-ce que c'est une thérapie' tombe. C'est quelque chose qui est défini comme la psychanalyse elle-même. C'est-à-dire aussi que c'est une analyse qu'on conduit en dehors de tout souci thérapeutique, ça ne veut pas dire sans aucun effet thérapeutique mais les effets ne concernent pas au sens où c'est thérapeutique. Cette psychanalyse pure c'est la psychanalyse en elle-même. Il est parti de cette énigme.

Alors où va-t-elle, cette analyse en elle-même ? Évidemment tout le monde avait des théories, et le plus sérieux dans ce domaine c'était quand même Ferenczi. Pour lui l'analyse qui va jusqu'au bout au sens d'une psychanalyse complètement achevée, c'est une analyse qui non seulement fait disparaître le symptôme mais qui produit un effet prophylactique, c'est à dire qui empêche la répétition. Et jusqu'à maintenant, je crois que personne n'osait contester ce fait que tout ce qui s'appelle le pouvoir ou l'efficacité de la psychanalyse, ça n'a qu'un seul critère : est ce qu'il est au pouvoir de la psychanalyse de mettre fin à la répétition, voilà la question des questions. Ça, c'est le point de vue de Ferenczi. Mais avec Lacan, avec l'idée de la théorie de la division du sujet, ce qui sera le fruit d'une analyse qui n'est pas thérapeutique mais d'une analyse pure encore une fois, ça sera de dénicher quelque chose qui sera en dehors des fantasmes qui peuvent conduire un x ou un y à ouvrir un cabinet – d'ailleurs le mot cabinet est déjà équivoque qui peut déterminer un acting out [*Rires*]. Bien oui ! il y a des analystes qui ouvrent des cabinets [*Rires*]. Donc ça sera en dehors de ce fantasme, quelque chose ressort dans sa pureté qui sera le désir, qui fait qu'un tel adopte ce métier. Cela, ça paraissait impeccable. Mais d'abord comme on a dit déjà la division du sujet, je dis qu'il y a une contradiction à ce niveau-là qu'il faut souligner dans la théorie de Lacan - parce que si il y a division du sujet, c'est à dire quelque chose de rebelle au savoir, comment va-t-on l'obtenir à la fin d'une expérience qui se dit scientifique ? Et puis il y a aussi le fait qu'on ne voit pas en quoi l'inconscient cache un désir professionnel, il n'est question dans l'inconscient que de la sexualité, dans la mesure où cette même sexualité pour des raisons sur lesquelles ce n'est pas le lieu de s'étendre, est toujours prise dans le filet du fantasme. On ne voit donc pas en quoi l'inconscient va nous dire pourquoi un tel est né comme ça, armé par la nature avec un désir qui serait le désir d'être analyste.

Effectivement pour Lacan c'était une expérience, c'était un pari. Ce qu'il y avait de scientifique simplement ce n'était pas l'idée qu'elle était scientifique mais c'était une idée qui méritait examen. Mais l'examen a conduit effectivement à constater l'échec. Ce n'est pas que c'était une idée folle. Il peut y avoir quelqu'un qui a eu des raisons pour lesquelles il est devenu analyste, mais ce ne sera pas une opération qui se scientifie, qu'on peut mettre au service d'une institution. Ça peut être comme ça, dans un échange, comme toute vérité, la vérité ça signifie dans le mi-dire, mais on ne peut pas la pourchasser pour la piéger scientifiquement. Donc, l'expérience a abouti à un échec, Lacan lui-même l'a admis. Du même coup il a admis que la psychanalyse n'est pas transmissible, c'est-à-dire au niveau de l'expérience psychanalytique, si elle n'est pas transmissible, c'est que l'expérience n'est pas

scientifique. Ce qui fait que finalement, si vous voulez ma réponse à la question, la psychanalyse est cette science qui a cette particularité qu'elle tire sa densité, ou son rapport avec la réalité, ou avec le réel, non pas de l'expérimentation au sens d'une science exacte, mais de l'expérience qui reste un art. Tout est là : comment savoir parler quand on a à faire à quelqu'un qui ne vient pas... d'ailleurs il s'agit dans cette analyse, c'est sûr et certain, c'est l'une des choses qu'on doit à Lacan, c'est-à-dire qu'il y a une autre altérité que l'altérité de tous les jours, l'altérité de tous les jours c'est l'altérité avec laquelle on fait des affaires, des demandes et des contre demandes ou bien une altérité de salamalec, quand on parle. Mais là c'est une autre altérité dont il s'agit. Celui qui est un analyste, c'est un art, et un art qui a à faire à ce qui s'appelle le sujet absolu, c'est-à-dire qu'en aucun cas on ne peut soumettre à une prévision, un analyste ne sait jamais - c'est ça, j'allais dire, l'horreur, mais oui - ce qu'il y a de terrible dans ce métier c'est qu'un analyste ne peut jamais calculer à l'avance ce que ça va donner ce qu'il dit. Donc, il y a un livre qui est paru - il y a très peu de livres sur l'épistémologie de la psychanalyse - ça je l'ai entendu juste avant hier, un livre qui s'appelle *La psychanalyse, un modèle pour la science*, par un analyste sans doute qui s'appelle Guillaumin. C'est un livre que je vais acheter pour voir, mais c'est pour vous dire à quel point cette question n'a pas été vraiment traitée : ce caractère particulier d'une science, mais qui ne se réfère qu'à des faits tirés d'une pratique qui n'est pas expérimentale mais plutôt un art. Ça ne veut pas dire qu'on dit n'importe quoi, ça ne veut pas dire non plus un art dans le sens où on dit qu'on ne s'autorise que de soi-même. Le malheur c'est qu'on a compris la phrase de Lacan « l'analyste ne s'autorise que de lui-même » comme une phrase catégorique, alors que c'est une phrase conditionnelle. L'analyste s'autorise de deux choses : il s'autorise et de la langue courante, vulgaire, qui est celle dans laquelle toute l'expérience se déroule, et les meilleures interprétations, celles qui passent sans la moindre difficulté sont celles qui consistent à savoir que ce que dit le sujet trouve sa preuve dans ce qu'il dit mais pris à la lettre, dans le langage courant - dévorer des yeux, par exemple, le langage pullule d'expressions, il y a plus d'expressions métaphoriques que d'expressions en Italie. Il y a donc l'autorité du langage ordinaire et il y a aussi l'autorité de logique, parce que justement la logique ça veut dire un maniement de rationalité dans le récit. Parce que le fantasme, ce n'est pas qu'il est réprimé par la morale, comme le dit Ferenczi ce n'est pas une affaire de psychologie, il y a quelque chose dans la nature même du fantasme qui ne se prête pas à la parole, c'est à dire ça ne peut se manifester que dans le mi-dire ou dans le trébuchement de la parole, mais surtout, souvent dans des contradictions. C'est pour ça, il faut quand même que l'analyste soit au minimum familier autant de la rhétorique que de la logique, un petit peu. Donc voilà les deux autorités auxquelles on se soumet quand on pratique cet art, ça ne veut pas dire qu'on fait n'importe quoi sous prétexte que c'est un art.

Alors voilà, donc il y a cette articulation qu'il faut finalement admettre entre l'expérience qu'on pratique et l'analyse comme théorie, c'est à dire comme l'ensemble de concepts qui s'appuient, qui se réfèrent au fait que l'on tente l'expérience qui elle, n'est pas scientifique. C'est une situation unique mais qui est la nôtre, au point même qu'on peut poser qu'est-ce que ça serait l'analyse au regard de la science ou qu'est-ce que serait la science au regard de l'analyse. La science - mais ça nous mènerait très très loin cette histoire, que serait la science au regard de l'analyse. Mais le troisième terme qui est celui de la cause, c'est venu parce que la psychanalyse, historiquement parlant, effectivement à un moment donné avait besoin d'être défendue. C'est-à-dire le fait que quelqu'un comme ça, fin XIXème siècle, parle de l'Œdipe, de sexualité infantile, ça ne pourrait pas passer sans attirer les foudres du social, il fallait se défendre. Et puis pour Lacan c'était la même chose, ça c'est l'expérience par excellence qui a été toute ma carrière, c'est-à-dire quand on voit où est-ce qu'on a été avec l'*ego psychology*, on comprend que quelqu'un se donne une mission de restituer au freudisme son tranchant de vérité. Mais maintenant on n'a pas besoin ni de missionnaires ni de militants, tout ça me paraît bête maintenant. Voilà.

[Applaudissements]

Annie Tardits : Peut-être qu'on va garder le rythme de nos questions et après les renvoyer à vous. Je vais maintenant essayer d'articuler une autre question qui, je pense, va ouvrir sur les questions des deux autres personnes. C'est une question qui concerne votre réfutation de la biologie, et d'autre part votre choix de la linguistique saussurienne et de la logique, que vous venez de rappeler, comme sciences de référence. Vous dites qu'à l'époque c'est la linguistique qui était la science pilote,

actuellement ce sont plutôt les sciences du vivant, avec la mathématique, qui sont les sciences pilotes, et je pense qu'on ne peut pas l'ignorer. Lacan a toujours pris en compte la dimension du vivant, vous le rappelez dans votre conclusion, la dimension du vivant dans l'humain. Le vivant dans l'humain fait l'individu ; que l'individu, autre que le signifiant, soit affecté de l'inconscient, fait le sujet, le sujet « ponctuel et évanouissant du signifiant¹². »

C'est avec le vivant humain et non avec le sujet que Lacan interprète le trauma de la naissance. Le vivant dans l'humain est dans les années cinquante une première approche du réel, un réel exogène à la structure de langage. Tout en maintenant le hiatus entre le vivant et le sujet, Lacan a quand même fini par intégrer cette dimension du vivant à la structure, quand il approche la structure en tant que borroméenne et plus seulement langagière. Dans le même temps, sans abandonner la logique du signifiant qui fait le sujet, il s'est déplacé dans la question du langage avec l'usage de la grammaire — dont vous venez de parler, des phrases que vous venez d'évoquer, les phrases de l'analysant — et l'invention de la langue, en un seul mot, tout en ne manquant pas de se référer aux sciences du vivant, en particulier quand il aborde la question de la sexualité, dans sa béance d'avec la sexualisation du sujet. Sans entrer dans l'ultime tentative de Lacan pour écrire autrement la structure, est-ce qu'on peut penser, est-ce que vous pensez que la notion de parlêtre, qui apparaît à ce moment-là tout à fait solidaire de cette nouvelle écriture, pourrait se trouver éclairée dans la différence que vous repérez d'avec le sujet désubstantialisé qui est le sujet effet du signifiant ? Dans votre livre vous évoquez rapidement la difficulté que pose ce terme « parlêtre » au regard du sujet désubstantialisé. Cette autre écriture, qui introduit la dimension du vivant dans la structure en tant que borroméenne pourrait-elle éclairer ce point ?

Moustapha Safouan. Pour la désubstantialisation du sujet, ça veut dire simplement ce que je viens de dire tout à l'heure, c'est-à-dire non pas le ramasser entièrement comme un objet : ça, ça donnerait lieu à ce qui s'appelle la psychologie, mais ça ne donne pas lieu à la psychanalyse. Alors qu'est ce qui fait que l'on ne peut pas prendre un homme qui parle, un x qui parle comme objet, c'est-à-dire quelqu'un qui parle c'est quelqu'un qui n'est jamais tout à fait complètement dans le mot. On peut toujours demander pourquoi dire ça et à quoi ça rime, qu'est-ce que ça cache derrière, on s'imagine toujours qu'il y a un visage derrière le masque. C'est tout une pratique de savoir se débarrasser de cette idée d'un visage derrière le masque. Tout cela, c'est à dire admettre l'idée d'un sujet qui sera le sujet absolu au sens d'irréductible à l'objectivité simple, qui n'est pas le temps de faire de la psychologie, voilà - mais qu'est ce qui fait que le rapport entre le sujet désubstantialisé dans ce sens-là... Parce que l'idée de substance ça a été quand même une idée grecque, une idée héritée d'Aristote, il n'y a que Nietzsche qui a trouvé que c'est une idée qui au fond, est une idée grammaticale : c'est parce qu'il y a un sujet et un attribut, qu'Aristote distingue entre la substance et l'accident, et c'est pour ça il dit : nous n'arriverons jamais à nous débarrasser de Dieu, tant que nous croyons à la grammaire. Avec Lacan, on peut dire les choses autrement, on ne se débarrassera jamais de Dieu tant qu'on croit au sujet supposé savoir, mais c'est une autre affaire ça. Pour revenir à la désubstantialisation, ce qui fait que ça a un rapport avec l'être parce que l'être de désubstantialisation, c'est-à-dire ne pas être réduit à la représentation, à l'objectivation, à l'identification, autrement dit la subjectivité est d'être en dehors de tout cela. C'est pour ça d'ailleurs sa position a été liée à un objet qui n'existe pas sur le plan des représentations : c'est un sein mais ce n'est jamais le sein maternel qu'on puisse offrir comme ça comme un objet commun. C'est-à-dire quand on parle de la pulsion orale, pour reprendre le vocabulaire, pour les objets d'ordre oral on peut toujours en donner le change, à une invitation à table ou à un plat de gâteaux parce que ça fait plaisir, etc. ..., mais pour ce qui est de ce qui est appelé la phase génitale, là on ne doit pas donner le change. C'est pour cela qu'il y a les régressions, mais les régressions ça nous ramène à des dons qui sont toujours vains au regard du désir parce qu'on ne peut donner que des objets qu'on a et le désir est ailleurs, sa cause est ailleurs. Donc la relation entre la désubstantialisation et la thématique de l'être est que le fait d'accomplir la première opération de la désubstantialisation implique que l'être est mis en dehors de tout le champ des identifications et des représentations. Voilà le rapport.

¹² J. Lacan, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, séance du 26 juin 1973, pp. 129-130.

Patrick de Neuter. Monsieur Safouan, je voudrais d'abord vous remercier d'être ici malgré l'heure tardive à laquelle vous avez terminé votre séminaire à Paris hier soir.

Moustapha Safouan. Vous y étiez hier soir ?

Patrick de Neuter. Non pas moi ! - [*Rires*] - mais vous y étiez. Je vous remercie aussi de cet ouvrage qui nous apporte cet éclairage très personnel, vivifiant, sur l'histoire du mouvement freudien et sur l'histoire de la saga lacanienne. Somme toute cette version, cette construction historique a rencontré et rencontrera encore quelques contestations — Annie Tardits vient de le faire spécialement en ce qui concerne Freud et je suppose que pour la saga lacanienne ce sera pire. Ces contestations sont toujours adressées à ceux qui veulent faire l'histoire du temps présent. Tout ce que vous dites d'ailleurs de cette histoire n'est vraiment pas très réjouissant quant aux institutions analytiques, mais cela nous permet de repérer les écueils à éviter, autant que possible, et ça nous permet aussi de voir l'importance de la formation des analystes, formation à la psychanalyse dont vous venez encore de souligner ses deux aspects, ses deux faces. Par l'une, écrivez-vous, elle est théorie, par l'autre elle est thérapie — ce qui est un sujet pour nous en Belgique tout-à-fait brûlant, mais ce n'est pas là-dessus que je pensais revenir aujourd'hui.

J'étais davantage intéressé et questionné par les pages que vous consacrez au désir masculin et féminin. Thématique à laquelle vous vous attaquez malgré le pessimisme de Freud, qui comme vous le rappelez était resté sans réponse satisfaisante à ce propos jusqu'à la fin de sa vie. On se souvient qu'il disait qu'étant donné que les hommes et les femmes ont chacune ou chacun un aspect masculin et féminin, il était impossible de définir ce que c'est que le masculin et le féminin, et il disait lui-même que ce qu'il avait avancé en termes d'activité et passivité était tout à fait insatisfaisant. Et donc vous ré-abordez la question — j'allais dire courageusement — avec Lacan, dans ces pages que vous consacrez à cette thématique, pages qui m'ont apporté un certain nombre d'éclaircissements tout à fait bienvenus, mais qui ont aussi laissé sans réponse quelques questions que je voudrais envisager avec vous maintenant. Ce sont des questions très naïves, des questions de clinicien, enfin de quelqu'un qui a envie de voir, d'entendre, de percevoir le rapport entre la logique et la réalité clinique, puisque vous définissez le travail du logicien comme « motivé par des considérations tout-à-fait indépendantes du moindre regard jeté sur la réalité¹³ ». Alors ça peut surprendre, pour moi ça me pose quelques questions, cette indépendance radicale de cette logique « psychanalytique » par rapport à la réalité.

Moustapha Safouan. Qu'est que qui serait indépendant par rapport à la réalité ?

Patrick de Neuter. La logique, sur laquelle Lacan s'appuie. Il me semble que le clinicien doit tout de même tenir compte de certaines observations de la réalité, sinon il me semble qu'on fait de la philosophie et qu'on retombe dans la question des essences que vous dénoncez par ailleurs, et que Lacan, je pense, veut éviter. D'ailleurs Lacan, dans son travail sur le schéma de la sexuation, fait lui-même appel, me semble-t-il, à certaines observations cliniques.

Je commence par le désir masculin. Vous affirmez avec Lacan, que du côté masculin, tous les sujets sont soumis à la fonction phallique, autrement dit à la castration. Vous ajoutez que cela implique logiquement qu'au moins un n'y soit pas soumis, ou refuse de s'y soumettre. Je suis tout à fait d'accord avec vous, lorsque vous soulignez qu'il s'agit bien là d'une nécessité logique, et non d'une nécessité que cette place se trouve incarnée par quiconque. Et je suis tout à fait d'accord aussi lorsque vous affirmez que la figure du père, comme l'au moins un non soumis à la fonction de la castration, apparaît comme étant un fantasme masculin. Par ailleurs j'ai deux questions à propos de la phrase suivante. Vous dites : l'affirmation « tout sujet est soumis à la castration » est justifiée par la constatation que l'homme est défini par un trait, celui qui entraîne sa soumission à la fonction de castration, la femme étant simplement décrite par l'absence de ce trait.

Ma première question : de quel trait s'agit-il ici ? Comme vous venez de parler dans le paragraphe précédent de la différence sexuelle, on peut penser que vous faites appel à la différence anatomique et

¹³ M. Safouan, *La psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, op. cit., p. 265.

donc au pénis. Est-ce que je me trompe de voir là un appui sur l'anatomie, auquel Lacan par ailleurs s'est refusé plus d'une fois ? Et si ce n'est pas le pénis, quel est ce trait qui différencie avec certitude l'homme et la femme ? Il me semble difficile de dire que c'est le phallus, puisque comme vous le dites ailleurs, « il fonctionne comme indice d'un manque à être chez le sujet parlant comme tel, quel que soit son sexe¹⁴ ».

Par ailleurs, c'est ma seconde question, la clinique nous indique que certains sujets refusent cet assujettissement à l'ordre phallique, certains sujets disent non à la castration. Je pense au psychotique et dans une certaine mesure au pervers. Ma question est la suivante : où les placeriez-vous dans le schéma lacanien de la sexualité ? Du côté masculin, au niveau de l'exception qui confirme la règle, ou du côté féminin, caractérisé par Lacan de ne pas être tout à fait dans la fonction phallique, pas tout à fait dans la castration ? Je pense à l'idée lacanienne de la psychose comme pousse-à-la-femme, mais on rencontre des femmes psychotiques que la psychose pousse à des identifications masculines prononcées. Si Schreber s'identifiait à la femme de Dieu, l'impératrice Charlotte du Mexique s'identifie au Christ et au fils adoptif de Napoléon III.

Du côté féminin à présent, vous affirmez avec Lacan comme point de départ, que la femme se définit par l'absence de ce trait, que l'on ne trouve que chez l'homme. Et par ailleurs vous reprenez avec Lacan que « la représentation de la femme est perdue », et que « décrire la femme, une femme, est une tâche irréalisable ». Mais elle est perdue, pour qui ? Pour Freud certainement, il le dit. Pour Lacan, reprenant Freud, sans doute aussi. Mais, en faisant retour à l'observation — clinique dirai-je, ou plus large — lorsqu'on demande aujourd'hui à des hommes et des femmes tout venant de décrire ce que c'est que le masculin et ce qu'est que c'est que le féminin, il apparaît plus difficile aujourd'hui de décrire le masculin que le féminin. Alors est ce que c'est une observation pertinente ou impertinente par rapport à cette affirmation freudienne et lacanienne que décrire la femme est une tâche irréalisable ? Et plus irréalisable que la description de ce qu'est un homme ?

Moustapha Safouan. Je pense dans ce que vous dites invite quand même à ce qu'on mette un peu de clarté sur l'Œdipe et la conception du désir comme manque et ce qu'on appelle castration symbolique. Il faut éclaircir tout ça. Alors mais là c'est une autre histoire parce qu'on peut dire que l'histoire de l'Œdipe, c'est l'histoire de toute la culture humaine en tout cas dans la religion, de ce qui s'appelle les religions du salut qui ont prévalu en Grèce antique, dans tout le Moyen Orient, avec les personnages dont les plus illustres sont Dionysos, Osiris, Apis etc... Et ce qui est commun dans toutes ces religions, c'était le rêve d'un dieu, parce que Dionysos c'est ça, il a été mangé par les Titans, ce qui fait que Zeus les a foudroyés et puis de leurs cendres il a fait les hommes qui ont donc gardé quelque chose de titanique et comme les Titans avaient mangé Dionysos ils ont gardé aussi quelque chose de divin. Mais la démesure chez l'homme c'est qu'il défie Dieu, il veut être Dieu. C'est ce que j'appelle la démesure ordinaire, c'est ça la misère ordinaire de Freud, mais c'est une autre histoire. Si on prend en ligne de compte le culte des mystères dans l'antiquité avec justement comme visée finale faire en sorte que l'homme rencontre le divin, l'Autre du divin pour qu'il soit ramené à sa propre mesure, à sa mesure correcte, et le divin c'était quoi ? c'était le phallus. C'est sur quoi (*inaudible*) le voile, alors que dieu sait que le phallus n'a rien de mystérieux comme a dit un helléniste célèbre, mais il y a un peu comme le sentiment que quelque chose qui est sacralisé. Pourquoi cette sacralisation, ça c'est une question, mais ce que je veux dire, c'est qu'à la fin, les tragédies, ce qu'on appelle les tragédies, c'est quelque chose qui venait toujours à la fin du mystère, ça faisait partie du culte le mystère qui se termine par la tragédie. Et on remarque que le Vème siècle c'est un siècle qui a été contemporain à un changement inouï dans la structure de la société de la famille humaine en ce sens que, d'abord le VIème siècle c'est le moment où on a inventé cette chose incroyable qui s'appelle la monnaie, avec les effets incalculables c'est le cas de le dire comme vous imaginez, ne serait-ce que ça permet l'accumulation de la fortune, on ne peut pas avoir des forêts, des champs et des maisons indéfiniment, vous pouvez mettre tout ça dans une valise, avec le pouvoir que ça donne. Et puis qu'est-ce que c'est, ça s'appelle une valeur d'échange, c'est-à-dire une pièce de métal qui ne vaut rien du tout, mais qui vous fait acheter je ne sais pas quoi. Et alors cette notion de valeur d'échange, c'était une conquête incroyable. Mais tout cela a été accompagné par des modifications sociales qui allaient dans le sens de

¹⁴ *Ibidem*, p. 182.

la démocratie, et la famille a perdu beaucoup plus dedans, la place du père a été secouée bougrement, parce qu'avant, disons au VIIème ou VIIIème siècle le père c'était comme le grand prêtre de la famille, il était là le pontife qui célébrait le matin, qui accomplissait les rites qu'on devait à nos ancêtres, parce que nous sommes sur la terre de nos ancêtres. Mais par la suite avec la démocratie il est devenu un citoyen qui invoque comme son fils, autrement dit le rapport de citoyenneté ou de l'État a pris le devant avant le lignage ou la filiation. C'est justement à la lumière de tout ça que je me permets de dire que présenter une pièce, une tragédie comme celle d'Œdipe de Sophocle, ça a été si je puis dire, ça équivalait à prendre acte de ceci que la vérité du meurtre du roi c'est le meurtre du père. Et puis quand on passe directement au XIXème siècle, on constate sur le plan de la puissance de créativité intellectuelle, une puissance que pour la première fois on peut la comparer, c'est l'égal de la puissance au Vème siècle grec. Il suffit de penser que ce siècle – d'une manière générale - sur le plan de la structure familiale, la civilisation industrielle, préparée déjà par les *Lumières*, tout ce que ça a entraîné. Et c'est justement dans ce siècle là qu'il y a eu Freud, qui a montré – on peut s'exprimer dans ses termes, que le meurtre du père c'est la réalité du désir. Avec Lacan, c'est le tournant qu'il a fait que notre référence n'était plus biologique, mais on peut dire que ce que Lacan montre, a montré que la vérité du meurtre du père, c'est le nom du père, un père qui fait la loi ça veut dire un père dont il ne reste que le nom. Alors voilà la sériation mais alors ce nom du père ce n'est pas une lubie non plus. Remarquez une chose, vous ne pouvez pas faire par exemple c'est une idée qui m'est venue hier, une jolie expression : la création de la culture. Vous pouvez prendre ça dans le sens génitif comme dans le sens objectif, c'est à dire, vous pouvez prendre ça dans le sens de quelque chose qui fait la culture ou bien une création qui est faite par la culture. Moi j'irais jusqu'à dire que c'est le nom du père qui fait la culture laquelle fait tout le reste, ce signifiant avec tous les autres aussi. Alors il n'est pas étonnant tellement - d'autant plus que je m'explique à plusieurs reprises dans ce livre - que ce nom du père donne lieu sur le plan fantasmatique - c'est à dire les relations entre signifiants - donne lieu à une sacralisation du phallus, ce qui s'est manifesté chez les anciens comme sacralisation. C'est pour ça que ça vient au fond de l'initiation alors que l'objet réel, qui apparemment fait la différence, n'a absolument rien de mystérieux. Le fantasme vient de quoi ? On a traité surtout des névrosés, ou même quand ce ne sont pas des névrosés on trouve toujours ce qui s'appelle le mécanisme de régression. Ce sont des mécanismes de défense contre la phase génitale. Et parce que ce sont encore une fois ça fait une régression à des objets dont on peut donner le change. Mais alors là pour ce qui est du désir génital, ça, il n'y a pas à donner le change. C'est un manque à être qui est assumé, c'est-à-dire renonciation à la mesure qui veut que je sois le phallus qui fonctionne dans l'imagerie comme, dans l'imagerie qu'est-ce que c'est un monde viril ? Un monde qui a l'arme absolue, et Dieu sait que le phallus c'est justement le cas qu'il n'a rien à foutre avec le plan de la guerre. Mais ces métaphores militaires sont innombrables. Donc il s'agit d'une assumption du monde qui fait qu'on n'est pas pris dans la démesure. Mais quand ce manque est assumé, que ce soit du côté homme ou du côté femme, le problème n'est pas résolu dans leur relation. Parce qu'ici nous connaissons le problème qui vient de l'envie du pénis : elle veut être égale et même Ferenczi dit : la fin de l'analyse d'une femme, c'est quand elle renonce à la revendication masculine. Ça peut être liquider un petit peu (*inaudible*), mais ça ne veut pas dire que le problème de la rivalité entre l'homme et la femme etc. est réglé avec ça. Parce que il y a le fait, c'est pour ça hier soir j'ai fait une longue analyse de Lohengrin de Wagner, il n'y a aucun doute que Elsa De Brabant était tout désir pour Lohengrin et réciproquement, mais elle, elle voulait savoir ce qu'il est, son nom, c'est-à-dire qu'elle veut être entièrement en connaissance de ce qu'il est. C'est à dire lui, il lui dit : mais comment, mon cher amour, sois ma potion, mais elle veut une seconde potion à la seconde puissance, parce que qu'est-ce qu'elle lui dit ? que tout ce qu'il a fait pour elle n'était pas une opération de charme, et que si c'était une opération de charme elle sera toujours sujette à des choses de l'ordre de la trahison, de l'abandon, de la séparation etc. Ce qui fait donc, ici à ce niveau-là, il y a une illusion à laquelle on est poussé par la fiction du sujet supposé savoir. Il doit y avoir quelqu'un qui sait qui tu es. On a absolument besoin de ce sujet supposé savoir avec toute la force qui fait que nous avons horreur du vide. Le moins que l'on puisse dire, c'est que réduire le problème de l'homme et de la femme à une histoire de qui l'a et qui ne l'a pas, c'était un peu trop simplifié. Lacan avec sa linguistique, avec le point de vue de l'être, a fait que même quand il y a le désir génital, ça n'empêche pas que le rapport sexuel est établi, c'est justement parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel qu'entre l'homme et la femme il n'y a qu'un moyen qui s'appelle la foi, au sens de la

confiance. Il n'y a pas de potion de seconde puissance. Voilà, ce que je peux dire comme ça en réponse.

Raymond Aron. Avant de poser mes deux questions, j'ai une adresse à Moustapha Safouan, parce que mon association, Le Questionnement Psychanalytique, vous est redevable. Car quand il a été fondé exactement maintenant il y a trente ans, en 1984, nous nous sommes inspirés de quelques-unes de vos perspectives sur les institutions psychanalytiques. Une de vos phrases se retrouve dans notre texte de base : « instituer dans le fonctionnement ». Ensuite vous avez répondu à plusieurs reprises à nos invitations à débattre de la chose analytique. Le regretté Michel De Wolf a fait lien pour nous avec vous comme personne, mais également à votre œuvre. Comme tant de psychanalystes ont toujours été en alliance, espérons qu'à l'avenir ne s'effacent pas les traces de nos relations suite aux bouleversements institutionnels et au renouvellement des jeunes membres qui ont un long trajet à faire, et à se confronter en effet à toute la problématique.

Je ne vais pas reprendre évidemment les ouvrages que vous avez faits, Sylvain Gross l'a très bien fait. J'en viens maintenant à ce qui nous réunit cet après-midi : votre dernier livre. Je trouve qu'il nous donne une lecture, votre lecture de la psychanalyse dans ses multiples développements. Il nous incite à ne pas nous endormir sur nos acquis. Surtout, ne pas oublier Freud, et les premiers analystes qui chacun ont apporté une pierre à l'édifice, et dont Lacan s'est servi pour produire notamment ses séminaires. Le livre dans sa clarté ouvre pour la nouvelle génération d'analystes la possibilité de s'interroger sur la construction de leur propre savoir, en rapport à la clinique, et peut-être de se libérer de certaines convictions. Il y a un aphorisme que j'aime beaucoup, que je vous offre, celui de Nietzsche : « Les convictions sont les ennemis de la vérité, pires que les mensonges. »

La première question, je vous lis : « Le nombre de ceux qui viennent me voir pour se libérer de l'analyse — et non *par* l'analyse — ne fait que croître¹⁵. » Ça, ça m'a tout de suite interpellé, vous parlez quand même de la clinique. Qu'est-ce que j'ai pensé, dans la question que je vais vous poser : s'agit-il de se libérer de l'analyse ou de son analyste, du fait d'un nouage transférentiel ? Ce qui amène peut-être une question subsidiaire, assistons-nous là à l'absence d'une disparité dans le transfert ? Enfin, je fais un petit commentaire : se libérer de l'analyse... L'est-on jamais, tant celui qui prend cette profession que celui qui a terminé sa cure. Mon expérience des deuxième ou troisième tranches montre qu'elles servent plutôt à cerner ce qui est resté en suspens dans le travail qui a été déjà fait avec les autres analystes. Je préfère peut-être que vous répondiez à cette première question avant que je pose la deuxième ?

Moustapha Safouan. Bon, au fond, il s'agit de choses qui posent une question à nous tous. Je suis vraiment... je ne sais pas pourquoi j'hésite à le dire, je suis touché parce que la question doit être posée. Dans l'analyse on parle beaucoup de résistance. Évidemment il y a, comme je viens de le dire, il y a quelque chose dans le fantasme, par exemple l'homme aux rats avec le fantasme d'inonder le corps de sa bien-aimée avec son sperme. C'est un fantasme qui ferait horreur à la dame et peut-être qui lui ferait horreur à lui dire ce que c'est, mais à ce moment-là on croirait que l'analyste doit lui dire ce fantasme. Cracher comme ça ce fantasme... mais la question du fantasme n'est pas faite pour qu'on le dise, c'est ça l'apport important de Ferenczi dans l'histoire de la psychanalyse, l'important est de savoir comment ce fantasme a pu venir à l'esprit de quelqu'un. Qu'est-ce qui est arrivé dans son histoire, parce que tout un chacun est pétri dans quelque chose qui s'appelle le discours universel, le discours concret, tout ce qui frappe à l'oreille, tout ce qui frappe à la vue. Et quelque fois la genèse d'un tel fantasme, je ne sais pas, je peux imaginer, je vous jure que j'imagine maintenant que ce fantasme de l'homme aux rats ça peut avoir un rapport avec une phrase qui irait dans le style « on n'a plus rien à me demander », alors que son père était marqué par le fait qu'il n'a pas payé une dette, il était redevable devant le Seigneur jusqu'à la fin de sa vie. Mais peut-être le fantasme n'est pas fait pour qu'on le crache, mais pour qu'on voit comment le sujet peut arriver à avoir comme ça que ma foi ça aurait été miracle s'il n'avait pas eu cette idée-là, dans ces circonstances là.

Parce que lui ce n'est pas un névrosé, un névrosé c'est un homme comme tout le monde, il y a un sujet qui a assumé quand même, marqué par la dette symbolique, à ceci près que son manque, il

¹⁵ M. Safouan, *La psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, op. cit., p. 32.

préfère le nier, il préfère le récuser, il y a l'ambition de ce que j'ai appelé tout à l'heure la démesure. Mais en tout cas, il rencontre des résistances, comment apprend-on pour qu'un sujet jette, j'allais dire l'arme absolu que représentait son fantasme. Ça c'est un mode de résistance qui était très courant surtout au moment où même... jusqu'à la mort de Lacan, je dirais jusqu'aux années quatre-vingt, parce que les choses ont beaucoup changé depuis. Ce que je veux dire par le changement c'est que le sujet, comme le prestige de la science n'a fait qu'augmenter, le prestige du sujet supposé savoir n'a fait qu'augmenter, ce qui fait qu'on a une résistance, qui fait que vous avez à faire à un analysant, vous pouvez dire tout ce que vous voulez, quelle que soit la manière dont vous vous y preniez, et même peut-être touché dans son fantasme, mais il se sert de sa division de sujet comme résistance, il vous dit : mais après ? Ce n'est jamais tout-à-fait. Alors là, ça risque de créer des variétés d'analyse qui risquent de ne pas se terminer ou qui nous mettent devant le problème de comment les terminer etc. C'est un problème qui est lié à mon avis à l'ascendance grandissante, quasi exclusive maintenant de ce sujet supposé savoir. Et qui fait que l'on a des analysants de ce style, dont on ne sait comment se débarrasser. Voilà, je dis les choses comme ça, bêtement. Voilà ce que je voulais dire, mais peut-être vous avez raison de poser la question parce que même quand je l'ai écrit je n'avais pas des idées aussi claires que maintenant. – [Rires] - Bien oui.

Raymond Aron. Je vais poser la deuxième question. Page 287 pour ceux qui ont le livre, vous avez fait une métaphore que je trouve adorable et qui est dans l'air du temps — métaphore bancaire — sur la femme. Je vous lis : « La jouissance supplémentaire est une jouissance qui ne quitte les ténèbres de l'insu que pour retomber dans celles de l'ineffable. Elle nous laisse dans la position inconfortable d'un comptable qui voudrait évaluer le montant d'un compte bancaire appartenant à une personne qui ne sait pas qu'elle l'a, et qui serait, de plus, provisionné en une monnaie n'ayant pas de valeur d'échange. » [Rires portant sur le lapsus « passionné » au lieu de « provisionné »]
Le terme d'ineffable est relativement peu utilisé. J'ai eu l'occasion de faire un travail sur les mystiques dans l'œuvre de Lacan, parce qu'évidemment vous avez parlé des mystiques également. On ne le retrouve qu'à une seule reprise, c'est plutôt l'indicible, l'insondable, pour en arriver à l'extase. J'ai essayé de retrouver un peu quel était le sens supplémentaire à ineffable, en fait ça nous donne quelques moments de sensations supplémentaires. Donc cette métaphore que vous avez écrite est liée à la jouissance supplémentaire que je qualifierais moi personnellement d'énigmatique, pour tous et pour toutes, qu'on se situe dans les quantificateurs de la sexualité du côté homme ou du côté femme. Voilà le cœur de ma question : ne pensez-vous pas que dans certains cas, par le biais du réel du corps, cet ineffable s'inscrit comme par exemple — ça se trouve chez les mystiques — au moment de l'orgasme féminin, l'entrée dans un coma ponctuel pendant l'orgasme ; deuxième exemple, ce qu'on appelle poétiquement « les femmes fontaine », en fait elles ne savent pas ce qui leur arrive à ce moment-là, et l'homme qui est présent dans ces cas-là en reste complètement sidéré, sinon paniqué. Ma question tourne autour de cette question du réel du corps qui peut apparaître justement au moment de cette jouissance supplémentaire.

Moustapha Safouan. Personnellement je n'ai pas parlé de jouissance non sue ou qui serait de savoir insu, je n'ai pas parlé d'ineffable, tout ça c'est Lacan. Moi, si vous voulez mon avis personnel, tout ce que je puis dire comme différence, je dirais que ce qui me paraît sûr et certain c'est que le rapport à la jouissance chez la femme est beaucoup plus tranquille que chez l'homme, pour la simple raison qu'elle n'est pas prise comme ça, la menace de castration ne serre pas son corps avec la même force que chez l'homme. Ça supporte deux choses. On devrait confirmer ou en trouver la confirmation même au niveau *en dehors*, sans psychanalyse. Donc il y a cette différence que je peux dire qui est le caractère plus tranquille dans son rapport à la jouissance que ce n'est le cas chez l'homme. Maintenant est-ce que ça (*inaudible*) jouissance supplémentaire, tout ce que je peux dire c'est que ça ne me paraît pas personnellement invraisemblable, ça me paraît même vraisemblable. Mais ma question est, est-ce que c'est utilisable psychanalytiquement ? Dans l'analyse, dans l'affaire de l'expérience qui est une expérience de parole, il ne me semble pas qu'on a besoin d'être tellement initié sur le savoir sur la jouissance féminine. Mais Lacan y donnait énormément d'importance, tout en disant qu'il ne peut pas en dire grand-chose, mais vous, vous voulez dire qu'on peut quand même dire quelque chose et je comprends très bien ce que vous dites. Mais en tout cas, je pense que c'est une question qui

l'intéressait, j'allais dire, concernant le rapport à la femme comme tel mais non pas à la femme analysante.

Henri X. À la question de Patrick sur le trait qui ferait la différence entre masculin et féminin, je n'ai pas entendu une réponse de monsieur Safouan.

Moustapha Safouan : il ne s'agit pas d'une thèse, ce qui fait la différence entre la femme et ceci cela. Je dis : comment le langage en parle ? Effectivement à la naissance quand un garçon naît on lui attribue cette qualité d'être un garçon, parce que ça se voit. Quand ça ne se voit pas on dit que c'est une fille. Alors il ne s'agit pas d'une thèse réelle, ce qui fait la différence ou ceci ou cela, je parle de comment le langage en parle. Seulement dire comment le langage en parle, ça ne veut pas dire ne pas dire une chose qui a son importance capitale, parce qu'on ne peut absolument rien faire, tout ce que la culture ne peut absolument rien créer qu'à partir du langage courant. Même la science. Alors donc encore une fois ce n'est pas mon avis, c'est ce que je constate, c'est la conceptualisation sexuelle très courte, plus que courte peut-être, mais le langage n'est pas fait pour nous dire l'essence des choses, le langage c'est à moi de savoir le traiter. Parce que toute l'idée de l'usage des Lumières, l'apparence de toute cette construction qui a fait - puisqu'on a parlé de Nietzsche - toute cette construction qui a fait de tout ce monde, de tout ce qu'il y a de plus touchable, une apparence par rapport aux idéaux platoniciens, tout cela est quand même dû à quelque chose qui s'appelle la conviction de ce qui s'appelle la vérité, où est la vérité. On n'a aucune essence, on croit que c'est vrai. Ce langage fait cette différence qu'il ne touche en rien le réel, la recherche de ce qui est réel, c'est laissé en quelque sorte c'est notre tâche, nous avons à le chercher, mais c'est toujours à partir de ce que le langage donne et qui ne va pas très loin et qui à la limite, parce qu'il y a l'idée de la vérité, à la limite peut donner lieu même à des conceptions métaphysiques dans cette histoire de la division entre l'apparence et le réel. Ce qui (*inaudible*) les composantes par rapport à la parole dans le langage. Donc il s'agit de choses qui ne sont pas des avis, ce sont des constatations concernant le langage mais qui ont leur importance. Ce n'est pas mon avis du tout, ça. Il s'agit d'en mesurer les conséquences. Maintenant c'est à vous de voir si vous trouvez que je me trompe quand je dis que quelle que soit la société, quand un enfant est né, c'est le repère qui fait que tout de suite on dit que c'est un garçon ou non, c'est une fille. Le langage est le repère, sur toute la terre on considère de cette façon. La connaissance se fait comme ça parce que le langage est fait juste pour désigner, et non pas pour vous dire ce qu'il en est de la chose.

Sylvain Gross. Il y a peut-être une question à vous poser, puisque vous parlez de ça : ça a fait beaucoup de débat en France, qu'est-ce que vous pensez des études sur le genre ?

Moustapha Safouan. Ce que je peux dire c'est que j'ai autre chose à faire. [*Rires*]

Annie Tardits. Là je pense que vous pourriez vous y intéresser tout-à-fait, justement par rapport à ce que vous venez de dire sur le langage courant, le langage courant se fie à la perception qu'il y a ou qu'il n'y a pas, et que l'on croit que c'est vrai. Or là récemment, dans notre École on a eu un travail avec un collègue qui travaille sur la clinique du genre en psychanalyse, c'est-à-dire qui a à faire à des personnes qui justement ne croient pas que c'est vrai.

Moustapha Safouan. Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

Annie Tardits. Je ne parle pas des discours sociologique ou historique, mais disons des personnes qui peuvent s'adresser à un analyste dans ce qui s'appelle la transition de genre, sans être forcément des transsexuels. Précisément ce que nous apprennent ces personnes à travers le témoignage de cet analyste, c'est que ces personnes ne croient pas que c'est vrai, même s'ils ont été désignés comme homme ou comme femme. Et donc la question de la sexuation est complètement énigmatique, et en tout cas ils ne se fient ni au langage ordinaire, ni à la perception, ils n'ont pas la conviction que c'est vrai. Donc c'est extrêmement intéressant, je crois au contraire, par rapport à ce que vous venez de dire.

Moustapha Safouan. En tout cas dans les limites du travail que l'on peut faire comme analyste, je suis frappé par une expérience particulière, c'était une personne de sexe féminin mais qui était sous le

coup, évidemment sans le savoir, de ce fantasme qui consiste à imaginer le vagin comme un pénis retourné. Et ça avait un rapport avec toute l'histoire, avec les méthodes de la famille, pour s'amuser etc., ce n'est pas une chose... à sa place j'aurais eu ce fantasme. Mais la question n'est pas là, la question c'est que ce fantasme était vraiment un fantasme inscrit dans les profondeurs de son corps. Autrement dit là on touchait à quelque chose, et même de ces analyses où on risque de passer à un moment ou à un autre par une crise quasi psychotique, qui n'a rien de psychotique, mais ça peut arriver dans certaines analyses. Parce que le fantasme était trop profondément inscrit, de sorte que la rencontre qui peut venir dans l'analyse ne sera pas une rencontre avec la vérité mais avec la chose elle-même. Et alors je n'ai jamais vu quelqu'un qui tenait aux distinctions entre les genres, d'ailleurs s'il fallait débarrasser quelqu'un du fantasme, parce que pourquoi le débarrasser du fantasme ? Parce que ce fantasme était une source d'angoisse, l'angoisse par exemple que si elle faisait une activité masculine ou si elle portait un objet masculin, la chose va apparaître. Et alors donc toute sa vie était des mécanismes de défense basés sur les limites très strictes à émettre relativement aux genres. Voilà, si je peux à partir de l'expérience que je viens de présenter, avoir un avis général, je dirais que c'est une importance des études sur le genre - que je ne suis pas beaucoup, c'est à peine si j'ai lu le livre de Judith Butler - en tout cas je dirais que ça va de pair peut être avec la névrosation générale de nos sociétés dans la mesure où les demandes l'emportent de loin sur le désir.

Quelqu'un dans la salle. Il me semble que vous interprétez les formules de la sexuation dans le sens où elles sont appliquées à des personnes : « x » c'est un sujet, et je pense que ça se sent dans les questions qui ont été posées par Patrick de Neuter, et dans la question du genre aussi. Est-ce que, si on pousse un petit peu plus loin ce côté logique que vous introduisez dans toutes les pages de votre livre et en général dans votre œuvre, est-ce qu'il ne conviendrait pas de se défaire de cette interprétation, qui a un côté bien sûr freudien, et donc d'entendre les formules de la sexuation non pas comme s'appliquant essentiellement à des sujets mais à des x qui peuvent être n'importe quoi et qui se trouvent non pas préalablement supposés, mais définis par les formules de la sexuation. Ce qui changerait éventuellement tout-à-fait la question du sujet qui apparaîtrait alors davantage, pour répondre à la question d'Annie Tardits, qui apparaîtrait comme un parl'être, c'est-à-dire créé, y compris sa sexuation, y compris sa substance etc., par le fonctionnement des formules purement logiques de la sexuation en tant qu'elles ne présupposent pas un individu ou un sujet substrat auquel elles sont appliquées.

Moustapha Safouan. Ça me rappelle la première question à laquelle je n'ai pas répondu, que la logique est une science complètement formelle parce que hypothétique qui ne jette aucun regard sur la réalité, je donnais d'ailleurs l'exemple qui n'est pas chez n'importe qui : c'est quoi une gouine ? Vous pouvez dire, je crois que c'était ça l'exemple, du moment que vous avez une conditionnelle avec la phrase principale qui est vraie, toute la phrase devient vraie, même si la prémisse était fausse, ou vraie ça n'a aucune importance... Vous pouvez dire par exemple, je cite un exemple : si tous les français sont des européens, alors la France est au bord de l'Atlantique : c'est vrai. Mais si vous dites : si aucun français n'est européen, alors la France est... : elle est considérée vraie cette phrase, la deuxième. C'est une science complètement hypothétique, mais ça ne donne pas lieu à des délires, ça donne lieu à ce qui s'appelle la logique mathématique. Ça n'a rien d'un délire ça. Alors pour revenir maintenant à l'histoire de x. D'abord Lacan lui-même a dit que ce qu'il dit ne saurait en aucun cas être considéré, ces maximes, comme faisant partie ou comme analogue à une logique formelle, ça il le dit lui-même. Alors une fois qu'on admet ça, que vous, vous dites que x c'est un x qui fait que le sujet se définit par les formules de la sexuation, ou bien x c'est déjà un sujet qui appelle ces formules pour lui donner un sens, ça me paraît pas... j'accepte un avis comme vôtre, une vision comme vôtre. L'important est que ce sont des formules que l'on ne va pas mettre sur le même plan que les formules de la logique formelle. Ce n'est pas de la logique formelle que Lacan prétend faire.

Patrick de Neuter. Je pense que si j'ai bien compris, il y a tout un aspect de développement logique. Mais il me semble que même Lacan, quand il parle de ce trait qui différencie, ça pose la question quand même de savoir quel trait. Et je suis tout à fait d'accord qu'un x, un homme ou une femme, peut

se mettre d'un côté ou de l'autre du schéma de la sexuation, ça bien sûr, mais néanmoins, alors ça je ne sais pas si c'est l'exemple de Lacan...

Moustapha Safouan. Non, là le mot trait change complètement là. Parce qu'il y a le trait au sens comme le langage le dit, mais avec Lacan nous sommes dans la science, qui élabore beaucoup de choses, et le trait c'est le « pas-toute ». C'est tout une autre affaire. C'est-à-dire concernant le désir chez l'homme, ça concerne une logique comment va se poser une exception qui les a toutes, à partir de quoi s'établit l'énoncé : tous sont marquées par. Mais il y a la construction de l'universel comme conditionné par l'exception. Mais ce conditionnement par l'exception qui permet la construction de l'universel et qui fait qu'on est obligé quand il s'agit de la femme d'utiliser un autre quanteur que « tous » et que c'est justement la négation de ce tous ce qui est une nouveauté dans la théorisation logique, introduire une négation du quanteur « tous », c'est ça le trait de la position féminine, du désir chez la femme.

Patrick de Neuter. On peut se demander pourquoi appeler ça masculin et féminin, si on ne fait pas référence à ce que vous dites : dans le langage c'est sur une perception anatomique qui est le point de départ de cette affirmation langagière.

Moustapha Safouan. Mais oui, mais ce départ anatomique fait que l'un a besoin d'une exception, tandis que l'autre n'en a pas besoin. Ce qui fait la différence, l'homme, soi-disant dans le langage freudien, sort de l'Œdipe par l'angoisse de castration tandis que la femme elle entre dans l'Œdipe. Donc la logique n'est pas sans connexion avec le petit trait de départ.

Jeanne Drevet. Je ne sais même pas si ma question a à voir avec ce que vous venez de dire. J'ai noté dans votre livre que vous posez la question de savoir si la jouissance supplémentaire pourrait être accessible aux hommes dès lors qu'ils se rangeraient du côté femme. Alors vous dites que la question est condamnée à rester sans réponse, mais vous donnez quand même un semblant de réponse, et vous en revenez à elles, aux femmes, et vous expliquez pourquoi la question demeure sans réponse en passant par les femmes anatomiquement.

Moustapha Safouan. Écoutez, je ne comprends rien à...

Jeanne Drevet. Je recommence. Vous vous posez la question de savoir si la jouissance supplémentaire serait accessible aux hommes dès lors qu'ils se rangeraient du côté femme.

Moustapha Safouan. Où est-ce que je pose cette question ?

Jeanne Drevet. page 287 de votre livre. Vous voulez que je vous le lise ?

Moustapha Safouan. Ah oui ? *[Rires]* C'est une question qui se pose une fois qu'on admet l'hypothèse de Lacan, puisqu'il s'agit d'une jouissance supplémentaire qui, apparemment, serait quelque chose de propre à la femme, au sexe féminin. Mais alors comme la thématique même du féminin, a été reprise comme thématique des désirs, ceux qui s'articulent dans les formules de la sexuation, alors moi j'interpelle Lacan : est-ce que cette jouissance supplémentaire serait quelque chose de propre au sexe féminin, ou à quiconque a un désir féminin, un homosexuel aurait une jouissance supplémentaire. Comment voulez-vous que je réponde ! C'est une question qui se pose à partir de ce que Lacan dit. Voilà. Je me suis bien expliqué, alors quelle est votre question ? *[Rires]*

Jeanne Drevet. Ma question. D'abord je n'avais pas compris que ça supposait des homosexuels, je ne comprends pas bien ça, pourquoi ça suppose des homosexuels forcément. Et ma question était dans ce que vous dites après, c'est à dire que pour dire qu'il n'y aurait pas de réponse, vous ne vous référez qu'au « elle », qu'au corps féminin.

Moustapha Safouan. Écoutez, encore une fois il y a un théoricien, nommément Lacan, qui parle d'une jouissance supplémentaire, mais comme sa théorisation était une théorisation concernant le désir féminin, ce qui fait que quelqu'un peut nier l'existence d'une exception - c'est quand même la prémisse, la formule d'une exception par laquelle se construit l'universel chez les hommes est niée dans la position féminine il n'y a pas d'exception - si quelqu'un prend cette position et finit par choisir d'avoir un désir féminin, la question se pose de quoi nous parlons quand on parle de jouissance supplémentaire, c'est une objection que je fais. Est-ce que nous parlons de quelqu'un qui est une femme, au sens littéral du terme, ou bien est-ce qu'il s'agit de quelqu'un qui est simplement habité par un désir féminin ? Alors, ça ne me compromet pas parce que ce n'est pas une thèse, mais pourquoi vous voulez me dire que ma question est bête - ça c'est tout à fait possible - mais il s'agit de préciser de quoi on parle, moi je pose une question. Ce n'est pas une thèse.

Quelqu'un dans la salle. Est-ce que au fond quand vous rechignez - parce qu'il faut bien dire que c'est ça - à répondre à la question, de ce que c'est que le trait - est-ce que c'est par exemple le pénis comme le suggérerait la question de Patrick de Neuter - si vous ne répondez pas à la question, est-ce que ce n'est pas précisément parce que ce trait unaire, c'est n'importe quoi, pour autant que ça puisse rentrer dans la logique exposée... donc c'est un trait quelconque à condition qu'il rentre bien sûr dans ce mouvement de la logique.

Moustapha Safouan. Vous parlez du trait unaire dans quel sens ? Dans le sens où Freud parle comme le trait qui fonctionne dans l'identification à l'objet d'amour ?

Le même. Oui, c'est ça.

Moustapha Safouan. Mais alors ce trait fonctionne dans beaucoup de plans. Ça peut fonctionner dans le choix d'objet du désir, par exemple supposons : une fille qui a un père escroc, puisqu'on parle de l'homme au rats - il n'y a pas que ça - mais prenons une fille dans la position de l'homme aux rats qui a un père escroc, après elle vient en analyse parce qu'elle n'aime que les hommes escrocs. Ce trait unaire devient pour elle un trait auquel elle reconnaît l'objet de son désir. Alors ce trait unaire, là, quelle est la question qu'elle soulève et à laquelle je dois répondre ? Et puis il y a le trait unaire au sens aussi du signe, le signe comme trait unaire qui précède le Un. Ça fait encore un sens. Alors quelle est votre question ?

Le même. Justement dans cet exemple de l'escroc, est-ce que cet exemple-là ne peut pas se lire tout-à-fait pour désigner cette logique de la sexualité à partir duquel le garçon, on peut bien dire, peut s'identifier, et la fille peut s'identifier mais d'une autre façon, dans une logique différente, qui est la logique des formules de la sexualité, dégagée de toute symbolique bien déterminée, par exemple de l'appareil sexuel masculin.

Moustapha Safouan. Oui, le trait unaire dans la mesure où il intervient dans les formules de la sexualité, ça serait le trait distinctif du premier objet du désir - le père était escroc - mais certes cette entrée dans l'Œdipe féminin est déjà marquée par la castration symbolique, ce qui fait que par la suite les formules découlent, comme quoi il n'y a pas d'exception, etc.

Patrick de Neuter. J'ai eu l'impression que la question est de savoir si on est des purs logiciens, ou si on est des logiciens qui tiennent à...

Moustapha Safouan. Non non non ! Ce n'est pas des purs logiciens, pas du tout !

Patrick de Neuter. Non mais justement, c'est ce que vous, vous essayez de faire.

Moustapha Safouan. Non ! Je consacre une page, je crois, où je dis que Lacan insiste sur ceci qu'il ne fait pas de la logique formelle pure.

Jean-Pierre X. Ce n'est pas une question, c'est une remarque à propos de ce que je viens d'entendre là qui est très intéressant. Je trouve que l'on se laisse piéger à mon avis quand on demande si la question de la position (*inaudible*) de la sexuation a rapport direct avec un x ou un autre x, ou avec quelqu'un marqué par le sexe anatomique. Parce qu'il me semble que ce que le schéma de la sexuation permet d'entendre, c'est donc ça que je vous propose – du moins je demande votre avis, votre réaction - c'est que c'est d'abord dans la langue - il me semble que c'est ça que vous dites quand vous dites que le sexe va être dit - c'est d'abord dans la langue que va être située la possibilité d'être homme ou d'être femme. Ce qui ne veut pas dire, et ce trait-là est lié à mon avis à ce vous dites, on voit un petit garçon qui naît là, c'est un garçon, c'est clair, ce qui peut-être aujourd'hui a peu changé, parce que si tout le discours sur les genres se mettait à proliférer de manière telle, ça reviendrait à dire : ce trait-là ça ne veut plus rien dire du tout. Donc si un trait depuis très longtemps c'est comme ça que ça fonctionne, la plupart du temps il y a un trait. Mais ce trait ne vaut pas du tout en tant qu'anatomie, mais vaut en tant que trait de langue qui vient mettre d'emblée le sujet sous l'hospice d'un trait unique, alors que s'il n'y a pas ce trait, ça le met de l'autre côté préférentiellement. Quand alors l'anatomie - il va falloir quand même s'y confronter - si vous voulez, à mon avis on est d'abord sexué dans la langue, puis il faut aussi qu'on prenne en compte l'anatomie, c'est quand même un problème si on place uniquement la logique formelle parce qu'il faut quand même savoir que ceux qui, au nom de la logique du trait dans lequel ils sont pris, viendraient à méconnaître complètement le réel anatomique avec lequel il faut qu'ils fassent, ça devient une irréalité. Il ne faut pas non plus oublier ça. Moi je l'entends comme ça : d'abord on est sexué dans la langue, mais que ça va avoir des conséquences sur comment on va oui ou non accepter la place qu'on a prise dans la langue, qui ne tient pas qu'à l'histoire (d'être dit sexué ?), à mon avis ça peut tenir à d'autres choses qui viennent d'emblée mettre un sujet du côté d'une division, d'un double hypocrite, d'un double fonctionnement. Par exemple l'enfant adopté me semble être souvent dans cette position, d'emblée il est mis du côté de : il ne sait pas où il est, mais ce n'est pas pour ça que... Est-ce que vous ne pensez pas que l'histoire de la psychanalyse a un tout petit peu trop réduit, trop maintenu collées la différence anatomique et l'appréhension du manque symbolique ? Elle l'a peut-être confondue un peu. C'était tellement un boulevard qu'une fois qu'on n'avait pas le trait on allait de ce côté-là et quand on l'avait on allait de l'autre côté, mais ce n'est peut-être pas aussi évident que ça que c'est aussi collé l'un à l'autre. Moi je trouve que ce qu'a apporté Lacan c'est qu'on est d'abord situé dans la langue.

Charles Nawawi. Mais il y a un second temps !

Moustapha Safouan. Justement, ce que j'ai commencé par dire, ce que j'avais évoqué au début concernant l'idée du sujet qui ne se laisse pas objectiver, c'est justement à cause de ce que vous venez de dire. Ce n'est pas parce que la langue ou le langage l'a identifié comme garçon qu'il va encaisser le coup. Ça reste la question, en dehors de cette identification, la question de celui qui ne subjective pas, qui lui, a à répondre à cette objectivation. Donc je crois qu'on se rencontre. Mais le langage est fait pour que le sujet parle, pas pour qu'il la boucle ! [*Rires*]

Sylvain Gross. On va arrêter, on va la boucler pour reprendre tout à l'heure. Donc la première partie de l'après-midi se termine et je vous donne rendez d'ici une demi-heure au même endroit pour parler de la question de la fin de l'analyse et de la passe.